



## *Les Grands Centraux*

# FRANÇOIS DE CUREL

(1854-1928)

PROMOTION 1876

**Q**UELS motifs conduisent un jeune homme à briguer l'admission à une grande Ecole destinée, en principe, à former des Ingénieurs ?

Pour les uns, c'est un attrait déjà marqué pour la carrière, ce pourra être encore un exemple paternel honoré. Il y en a aussi qui se trouvent amenés au concours par une sorte d'automatisme comme à une conclusion normale d'un cycle d'études orienté un peu par le hasard.

Il y en a d'autres encore, et davantage au temps où, dans l'industrie propriété et direction, de façon générale, relevaient d'un lien personnel. Pour eux, l'hérédité confère, avec les droits, les devoirs du mainteneur et du continuateur.

Or François de CUREL se trouvait descendre par sa mère, une WENDEL, de cette lignée d'illustres Maîtres de Forge lorrains chez qui sa famille possédait des intérêts substantiels. Ainsi, comme jadis l'aîné eût gardé la gestion des terres tandis qu'un autre fils portait son épée au service du Roi et que le cadet était « d'Eglise », par une loi naturelle de sa classe, lui, dont l'esprit ne semblait pas répugner à l'étude des sciences, il serait « de Forge » et entrerait à l'Ecole Centrale, comme en d'autres temps dans un séminaire fameux pour prendre le petit collet. Dans l'un et l'autre cas une vocation expresse n'était pas nécessairement déterminante si toutefois une certaine inclination se trouvait bienvenue, et François de CUREL avait passé avec facilité le baccalauréat ès sciences, diplôme relativement peu répandu à l'époque surtout dans son milieu.

Quant au choix de l'Ecole, aucune hésitation. Pas question de songer à une école de fonctionnaires, fût-elle illustre. Depuis près de quarante-cinq ans, suivant les directives de ses fondateurs, dans le noble hôtel de Juigné, l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures était le séminaire, non seulement des Ingénieurs Civils « sans dépendance du Gouvernement », mais encore, et surtout, des futurs chefs de la libre Industrie.

L'admission fut, semble-t-il, obtenue sans difficulté, l'intérêt et le zèle pour les études sans doute moyens. Quoi qu'il en soit, toute qualification officielle était obtenue pour tenir le rôle qui lui était dévolu dans la haute administration des célèbres usines où, sans déchoir, se pouvait exercer le noble art de la Métallurgie née au sein des forêts, sur les bords des torrents, premiers générateurs d'énergie.

Seulement, conséquence de notre défaite, les usines de Hayange se trouvaient maintenant au delà de la nouvelle frontière et les autorités allemandes opposaient un refus poli mais définitif à l'entrée en fonction d'un membre de la famille propriétaire demeuré français.

Et c'est ainsi que s'acheva, sans avoir commencé, la carrière industrielle du vicomte François de CUREL.

Ainsi, pour ainsi dire, relevé de ses vœux, maître d'une immense fortune possesseur de trois grands domaines dans sa chère Lorraine et d'un bel hôtel au foubourg Saint-Germain, le jeune homme reprenait sa figure authentique de grand seigneur attentif à la gestion de ses biens : « j'ai reboisé plus de 1 000 hectares » rappelait-il complaisamment, et affranchi du souci de vendre quelque chose sauf le produit de ses chasses, des sangliers en particulier, ce qui lui permettait, ainsi que le rapporte André BELLESSERT de dire, avec une truculence qu'il maniait avec mesure, qu'« il était le plus grand marchand de cochons d'Alsace et de Lorraine ». Constamment actif, du reste, occupant et reconstituant des domaines dans les lieux les plus divers, émigrant même de la rive gauche au parc Monceau pour y revenir finalement, il semble que, comme dans un autre ordre d'idées où sa renommée devait s'affirmer, cette activité constituait un caractère marquant de sa personnalité.

Grand propriétaire donc et grand chasseur mais, semble-t-il, aimant la chasse surtout parce qu'elle le mettait au contact le plus intime avec les bois, les lacs et les étangs et tout ce qui respire, bondit, vole et chante au sein de la forêt palpitante de vie, aimant à surprendre au lever du jour l'éveil de la nature, à guetter le soir du haut de son manoir de Ketzling le furtif passage des cerfs. Un personnage de La Varende s'imaginerait-on mais ce serait bien mal juger CUREL que s'arrêter à cet aspect non sans attrait de grand seigneur terrien qui tout d'abord frappait et semblait à première vue, et pour beaucoup de ceux qui l'approchaient, apporter la définition de cette puissante personnalité. Définition simpliste dont une renommée grandissante devait dénoncer l'insuffisance.

Fier de sa famille, un de ses ancêtres est cité par Joinville le chroniqueur du saint roi Louis, fier de son rang social auquel il conservait son lustre traditionnel, François de CUREL allait pouvoir être fier de ses œuvres littéraires et philosophiques qu'avec l'inlassable activité que nous avons déjà mentionnée, il ne cessait de suivre dans leur frêle existence spirituelle comme des créations bien aimées, les remaniant, les fortifiant avec dilection, peu sensible à la critique sinon pour en tirer enseignement.

Sans doute n'était-il pas le premier dans sa maison à s'adonner à une œuvre proprement intellectuelle : un CUREL, officier du génie, avait écrit sur le maréchal de Vauban, un autre avait abordé des questions de cosmographie, ce qui, remarquons-le, donne quelque indication sur une certaine aptitude à l'étude des sciences dans la famille, mais l'amant de la nature n'allait pas être le chantre des eaux et des bois, le chasseur était un penseur de grande classe et cette pensée devait trouver son expression dans le « théâtre d'idées ».

(Suite page suivante)

Expression instinctive car c'est CUREL lui-même qui constate « qu'il s'aperçut que son esprit, naturellement porté à rechercher le pourquoi des choses, ne s'exprimait aisément que sous la forme dramatique ».

La période où le jeune homme, sorti de l'Ecole Centrale en 1876, maître de son temps et libre de céder à ses aspirations, médite ses premières œuvres, paraît assez mal connue. Il semble que sa famille même ne se rendait pas compte de son évolution intellectuelle. Pour tous, il restait le garçon épris de la nature, des bêtes sauvages, et du reste, et contrairement à une image erronée, comme il le dit dans une correspondance, mangeant peu et pas de gibier.

Cependant, neuf ans après sa sortie de l'Ecole, en 1885, il publie **Été de fruits secs** puis quelques nouvelles dont le **Sauvetage du Grand Duc** qu'il soumet à Charles MAURRAS : « Au théâtre Monsieur de CUREL ! » telle est la réponse clairvoyante de l'écrivain. Trois manuscrits sont bientôt prêts : **L'Amour brode**, **Figurante** et **L'Envers d'une Sainte**. Écroulé par les directeurs des principaux théâtres, l'auteur les envoie sous trois noms différents à ANTOINE le fondateur du *Théâtre Libre* qui écrit une lettre enthousiaste à chacun des trois signataires supposés. Sous une telle caution les théâtres s'ouvrent mais **L'Amour brode** est un four au Français. François de CUREL, suivant une tendance caractéristique de son esprit, remanie ou refond ses pièces mais n'abandonne jamais au mauvais sort les filles de son génie. Enfin, le 2 janvier 1892, **L'Envers d'une Sainte** montée par ANTOINE, remporte un succès éclatant. **Les Fossiles** suivent de peu, et, toujours avec ANTOINE : **Le Repas du Lion** en 1897, **La Nouvelle Idole** en 1899, **La Fille Sauvage** en 1902. Un arrêt de huit ans, puis c'est la **Danse devant le Miroir**. Après la guerre : **L'Ame en folie** et, en 1922, une pièce influencée par l'actualité : **Terre inhumaine**.

Toutes ces pièces du XIX<sup>e</sup> siècle finissant sont centrées sur une idée. **Les Fossiles** : réaction d'une famille féodale devant les temps nouveaux, **Le Repas du Lion** : drame des conflits du Capital et du Travail, **La Nouvelle Idole** : l'opposition de la foi religieuse et d'un certain mysticisme de la Science à l'heure du scientisme.

On est dur à notre époque pour ce mode d'expression de la pensée, naturel chez CUREL suivant son propre aveu, où les personnages risquent de perdre vie pour tomber au rang de porte parole. Et cependant, dans un livre classique aux mains de tous nos écoliers, M. des Granges convient que dans **Le Repas du Lion** et **La Nouvelle Idole**, notamment, François de CUREL a esquivé à peu près tous les écueils de ce genre dangereux. En fait, l'intérêt des sujets n'est pas si périmé que certains le prétendent, les personnages vivent véritablement, ils ont leurs faiblesses, leurs erreurs. Lorsque le jeune ingénieur Jean de Mirmont (**Repas du Lion**) plein de sentiments généreux, manque de psychologie en exposant à une foule ouvrière une théorie logiquement défendable, sous une image ingénieuse mais totalement inacceptable pour un tel auditoire, tout personnage sympathique qu'il soit, il n'échappe pas aux dures conséquences de sa « gaffe ».

Fera-t-on donc à CUREL le reproche de penser ? Cette pensée qu'il développe dans les remarquables préfaces de ses pièces, il la mûrissait, à l'abri du tumulte mondain, loin des intrigues théâtrales, dans l'atmosphère sereine de ses domaines ou dans son calme hôtel de la rue de Grenelle, puis la livrait sans complaisance. Le succès rencontré apporte la preuve qu'il y avait alors un public pour l'accueillir avec intérêt, et si des critiques actuels doutent de la possibilité d'un renouveau d'une telle faveur, où se trouve la perte de valeur, chez l'auteur ou chez le public ?

En 1919, le vicomte François de CUREL entrait à l'Académie Française alors que sa Lorraine natale revenait au sein de la communauté française et que le patrimoine familial recouvrait l'unité de ses biens industriels. Sa dernière pièce, **Terre inhumaine**, nous l'avons dit, porte la marque de l'actualité de ces temps glorieux.

C'est en 1928 que disparaît cette grande figure. Une dernière œuvre resterait inconnue.

Le soin avec lequel l'écrivain analysait ses thèmes et par une sorte d'auto-critique objective, en affinait l'expression scénique, de même que son inlassable curiosité intellectuelle (dans **L'Ame en folie** il aborde les questions psychologiques et pathologiques), ne laissent pas de faire reconnaître dans ses œuvres la marque d'une certaine tournure d'esprit scientifique qui s'accorderait au genre de ses premières études.

Son passage à l'Ecole Centrale exerça-t-il une influence sur la formation de ce grand esprit ? A première vue il n'y paraît pas. Les descriptions vivantes et précises d'ateliers qui illustrent **Le Repas du Lion**, par exemple, relèvent davantage d'images entrevues au cours de visites aux usines de Hayange que de la considération de froides épures d'école.

Croira-t-on cependant que trois ans de vie commune à l'Ecole avec des camarades issus des milieux les plus divers, l'assiduité rigoureuse à des cours et des travaux pratiques scientifiques ou spécialisés, l'obligation de subir de fréquents examens, tout cela n'ait constitué une étape originale au début de l'existence du jeune aristocrate ? A la vingtième année tout fait empreinte, et si les traces n'en sont pas explicitement manifestes doit-on penser qu'une expérience aussi insolite n'ait pas laissé en quelque façon la sienne ?

Et puis, après le collège des Jésuites de Metz, l'hôtel de Juigné, c'était les premiers pas dans Paris.